Zeitschrift: Générations : aînés
Herausgeber: Société coopérative générations
Band: 37 (2007)
Heft: 5

Artikel: Mères et filles : le temps d'une certaine connivence
Autor: Pidoux, Bernadette
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-826898

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Par Bernadette Pidoux

Mères et filles

Le temps d'une certaine connivence

Des mères de huitante ans, des filles qui approchent de la cinquantaine. Comment leurs relations ont-elles évolué au fil du temps? Se comprennent-elles mieux, maintenant, qu'à d'autres périodes de la vie? C'est ce que nous avons demandé à trois paires de filles et à leurs mamans.

D.R.

Sur ma table de nuit, le livre de la journaliste française Ariane Massenet *Mères et filles, ce que je voudrais te dire*. Un bel ouvrage où l'auteur a interviewé des mères et des filles connues du public: entre autres, Anny Duperey et sa fille Sarah, comédienne elle aussi; la journaliste Claire Chazal et sa maman, ancienne institutrice; Dominique Voynet, la militante écologiste et sa fille aînée. Des parcours de vie très différents les uns des autres, avec de la tendresse qui se lit entre les lignes et aussi parfois des récriminations au détour d'une enfance bousculée.

> «Des parcours de vie différents avec de la tendresse et aussi des récriminations.»

Les rencontres sont menées tout en finesse, et ce qui frappe, c'est la générosité de ces femmes qui ont accepté de parler d'un aspect très intime de leur existence: leur relation mère-fille. C'est à partir de ce bouquin riche et sensible qu'est venue l'idée de rencontrer des lectrices pour évoquer

ces liens forts et complexes qui les unissent à leur fille. Quelles relations ont-elles tissées, comment s'accommodent-elles les unes des autres au long des années? Après les turbulences de l'adolescence, les relations d'adulte à adulte se sont-elles pacifiées? Que trouvent-elles à partager maintenant qu'elles sont toutes deux dans l'âge mûr?
Réunies pour l'occasion, mère et fille, un peu intimidées par ma présence dans les premiers instants, retrouvent très vite le ton naturel de leurs conversations de toujours.

Le sens des valeurs

Léa*, 82 ans, commerçante à la retraite et Annie*, sa fille, laborantine, 54 ans. *(*Prénoms fictifs)*
Nous nous retrouvons un samedi matin, autour d'une tasse de café, dans la maison d'Annie. Léa, la maman, vient régulièrement passer le week-end chez sa cadette. Elle s'occupe alors du jardin de sa fille, tandis qu'Annie fait son ménage.

– Léa, êtes-vous heureuse d'avoir eu deux filles plutôt que des garçons?
– Je pense qu'on est forcément plus proches des filles que des garçons, on peut compter sur elles, tandis que les mères qui ont eu des fils sont un peu délaissées, au profit de la belle-famille. J'ai perdu mon mari très tôt et nous nous sommes soudées toutes les trois, mes filles et moi, à ce moment-là.

– Selon quels principes avez-vous élevé vos enfants?
– Pour moi, l'essentiel était qu'elles soient honnêtes, polies et serviables. Des principes, c'est important, j'en suis persuadée. Les jeunes enfants en manquent terriblement, actuellement, et le résultat est désastreux.

– Annie, que pensez-vous de l'éducation que votre mère vous a donnée?
– Sur le moment, j'ai dû trouver cela un peu strict, mais je pense qu'il est bon d'avoir un cadre, des valeurs. Je pouvais tout de même sortir et emmener mes amis à la maison. Mais je me rappelle que

→

Yvette Z'Graggen, entourée de sa fille Nathalie et de son petit-fils Robin.

D.R.

Yvette Z'Graggen et Nathalie

«La liberté, c'est ce que je voulais te donner»

Entre Yvette Z'Graggen et sa propre mère, il y avait à peine vingt ans d'écart. En revanche, plus de quarante ans la séparent de sa fille Nathalie, âgée de 44 ans. Avant de fêter en tête à tête l'anniversaire d'Yvette, 87 ans, toutes deux reviennent sur leur relation mère-fille.

Yvette: J'ai toujours été très attentive à ce lien mère-fille, que je trouve très fort et très beau. Je suis née alors que ma mère était extrêmement jeune, à peine vingt ans. Elle est devenue ma meilleure amie. Quant à moi, j'avais plus de quarante ans quand tu es née. Et j'ai fait en sorte que nous ne soyons pas trop liées. J'avais presque l'âge d'être ta grand-mère. Je ne voulais pas être pesante. La liberté, c'était à mes yeux la plus belle chose que je pouvais te donner.
Nathalie: Je crois que tu y es parvenue. J'ai été autonome plus vite que d'autres, très indépendante. Je savais où j'allais, et je n'avais pas de comptes à rendre.
Yvette: Tu n'avais que dix-neuf ans quand tu es partie étudier à Fribourg. Par la suite, nous n'avons plus véritablement vécu ensemble. Mais tu es restée proche de moi. Tu es toujours là pour moi quand j'en ai besoin, surtout maintenant, alors que j'ai bien de la peine à me mouvoir. Mais j'essaie de faire en sorte que cela ne pèse pas trop sur toi. Tu as ton travail, ta famille, et surtout Robin, ton petit garçon de dix ans.
Nathalie: Pour moi, ce n'est pas du tout un devoir. Il m'est tout à fait naturel de faire mon maximum pour t'aider.
Yvette: Au fond, cela s'est toujours bien passé entre nous. Nous avons su

éviter les conflits, ou les surmonter. Tu avais ta vie et j'avais la mienne...

Nathalie:... et on se voyait régulièrement. On mangeait ensemble, on allait au théâtre, on se racontait nos petites histoires. Mais je ne t'ai jamais considérée comme une amie. Un amour filial, c'est autre chose.

Yvette: Tu étais une jeune fille raisonnable, et très responsable. En fait, ce que j'ai souhaité te transmettre s'exprime davantage par l'exemple que par de grands discours. J'ai toujours beaucoup travaillé, beaucoup aimé mon travail, et il en va de même pour toi. Il était essentiel pour moi qu'une femme puisse s'assumer.

Nathalie: J'ai hérité de ton indépendance, mais pas de ton tempérament. Tu es beaucoup plus inquiète que moi. Je savais que tu avais peur quand je rentrais tard à vélomoteur. Parfois, il m'arrivait de rentrer à la maison, pour te rassurer, puis de ressortir quand tu t'étais endormie...

Yvette: C'est vrai, j'étais déjà une petite fille extrêmement angoissée, j'avais toujours peur d'être abandonnée. Ma mère était aussi quelqu'un de très inquiet. Je suis heureuse de ne pas t'avoir transmis cela. Tu as cassé la chaîne, c'est bien. Tu l'as d'ailleurs aussi cassée en ayant un petit garçon après plusieurs générations où il n'y avait eu que des filles. Ça aussi, j'en suis très heureuse.

Nathalie: Je pense que c'est ce que tu es, ce que tu as vécu, qui t'a fait écrire. Moi je n'ai jamais ressenti ce besoin.

Yvette: Est-ce que cela t'a ennuyée que j'écrive?

Nathalie: Pas du tout! Je suis heureuse d'être ta première lectrice. Quand je lis un texte de toi, je suis toujours très émue. Et je crois bien que *Mémoire d'Elles,* où tu évoques ta mère et ta grand-mère, est de tous tes livres celui que je préfère.

Propos recueillis par Catherine Prélaz

Vient de paraître: *Eclats de Vie,* d'Yvette Z'Graggen, Editions de l'Aire.

maman me soumettait à un questionnaire serré après leur visite: que font leurs parents, etc...

– Deviez-vous participer aux tâches ménagères?

– Je crois que ma sœur s'appuyait les corvées et que moi je réussissais assez bien à me cacher au bon moment, mais ma sœur n'a pas de souvenirs précis à ce sujet. La preuve qu'elle n'en a pas été traumatisée!

– Léa, vous étiez commerçante, très active. Vous avez donc donné une image de femme forte et courageuse à vos filles?

– Je n'avais pas le choix: je devais mener la maison, le magasin et m'occuper de mon mari malade durant de nombreuses années. Je me suis débrouillée et je pense que c'était une bonne leçon pour mes filles. Nous leur avons payé à dix-huit ans leur permis de conduire à chacune, pour qu'elles soient indépendantes.

– Annie, que pensez-vous de l'image de femme transmise par votre mère?

– J'ai bien compris qu'elle voulait que nous soyons autonomes financièrement, capables de nous assumer. Ma mère est une femme forte, qui sait réagir. Elle a aussi une énergie incroyable, encore maintenant. Elle me fatigue! *(Eclats de rire de la maman: «C'est tout à fait ça!», dit-elle.)*

– Léa, vous sentiez-vous complices de vos filles durant leur adolescence?

– Je n'étais pas leur confidente. Je n'en avais pas le temps et puis, ce n'était pas mon rôle. De toute façon, pour les choses de la vie, c'est leur père qui s'est chargé de les leur expliquer.

– Annie, vous sentez-vous plus proches de votre mère aujourd'hui que dans votre jeunesse?

– Oui, on se parle plus. La complicité, je l'ai trouvée auprès de ma sœur, de quatre ans mon aînée, à la fin de l'adolescence. Avec maman, c'est un autre type de relation. Avec le recul, je la comprends mieux. Nous nous appelons régulièrement, elle vient chez moi, avec sa voiture. Je me suis toujours sentie soutenue par elle, dans les moments difficiles.

– Léa, comment voyez-vous votre relation actuellement?

J'ai deux gentilles filles, sur lesquelles je peux compter. Je me sens entourée et c'est le plus important.

Un petit clan

Georgette, 78 ans, a été mère au foyer, sa fille Cristina, 49 ans, est archiviste. Nous nous rencontrons dans l'appartement de Georgette où elle a élevé ses trois filles avec son mari, décédé il y a quinze ans.

– Georgette, vous êtes née dans le Piémont, quelle éducation avez-vous reçue?

– J'étais la petite dernière de la famille, mon frère aîné avait dix-neuf ans de plus que moi, alors j'étais la gâtionne, la petite capricieuse qui obtenait tout ce qu'elle voulait. Mais dans les années 1940, les enfants craignaient leurs parents, ils ne devaient pas parler à table. Je me souviens que mon père m'impressionnait. On ne me demandait pas de faire de tâches ménagères et je n'ai rien demandé non plus à mes filles dans ce domaine.

> «Je n'étais pas leur confidente. Je n'en avais pas le temps.»

– Vous avez eu trois filles. Etait-ce ce que vous souhaitiez?

– Je me suis mariée tard pour l'époque, à 27 ans. Et mes trois filles sont nées en l'espace de trois ans. Nous étions en Suisse, et nous n'avions pas de famille proche pour nous aider, c'était beaucoup de travail!

– Comment les avez-vous éduquées?

– Avec mon mari, nous avons décidé que lui travaillerait et que moi je resterais au foyer, pour être présente pour mes filles. Nous n'avions qu'une seule paie et pas de voiture, mais c'était un choix. C'est très important, la présence. J'étais une mère assez stricte, un peu trop peut-être. Mais il faut un tuteur pour que les plantes poussent droit et c'est pareil pour les enfants!

Avec la maturité, il y a plus de temps pour les échanges.

Bildagentur Baumann AG

«Je n'ai pas su leur parler de choses intimes.»

– Cristina, qu'avez-vous pensé de cette manière de faire?
– J'ai suivi le chemin! C'est peut-être la plus jeune de nous trois qui a un peu plus rué dans les brancards et encore, modérément. Nous étions très proches les unes des autres et nous avions une vraie vie de communauté avec les mômes du quartier, à jouer au pied des immeubles. Il y avait la liberté de courir, de s'amuser et en même temps toujours une maman à la fenêtre qui surveillait de loin.

– Quels souvenirs vous laisse l'enfance de vos filles?
– Nous avions peu d'argent, mais nous allions tous les week-ends à la montagne, en train, avec le pique-nique dans un sac, pour des balades. Nous aimions tous le sport et leur faire découvrir la nature était important. En hiver, nous faisions du ski, et on s'offrait une boisson chaude dans un café. Pas question d'aller manger au restaurant dans les stations! L'été, on le passait à la piscine municipale, ce que je fais toujours d'ailleurs.

– Les mêmes souvenirs, Cristina?
– Oui! Il y avait aussi les départs pour l'Italie en train, une vraie expédition... Je me rappelle que la notion de clan était essentielle. Nous formions un clan, les cinq, mais il y avait aussi la famille élargie de ma mère, éparpillée dans le monde entier, jusqu'au Brésil, avec qui nous étions toujours en contact.
Georgette ajoute: – Oui, c'est cela, nous sommes une famille et c'est ce que j'ai inculqué à mes filles. Ce sont des liens sûrs qui resteront à jamais. Et je suis très heureuse qu'elles soient si proches toutes les trois.

– Vous êtes donc satisfaite de ce qu'elles sont devenues?
– Oh, oui très fière! Il y a juste une chose que je n'ai pas su faire, c'est leur parler de choses intimes. Je n'étais pas habituée à cela et je ne sais pas très bien où se trouve la bonne limite. Je déteste l'idée d'être importune. Et je ne leur parle pas non plus de mes états d'âme. Je suis croyante et cela me soutient dans les moments difficiles.

– Votre maman ne vous fait pas de confidences?
– Non, elle n'exprime pas ses émotions. Nous fonctionnons plus à l'intuition qu'à la parole. Maintenant encore, elle ne dit pas ce qu'elle a sur le cœur, c'est un peu dommage. Mais au ton de sa voix, je sais reconnaître ses hauts et ses bas. Et puis, je téléphone à une de mes sœurs et nous en parlons, nous réunissons les bribes de ce qu'elle a dit et nous reconstituons le puzzle.

– Que partagez-vous aujourd'hui avec votre mère?
– Je l'emmène au théâtre. Nous aimons cela toutes les deux, alors je choisis les spectacles susceptibles de lui plaire et nous sortons ensemble. Ma maman me fait aussi des travaux de couture que je suis incapable de faire... Nous allons en Italie ensemble régulièrement, toute la bande, avec mes sœurs et leurs enfants.

– Des regrets par rapport à ce que vous imaginiez pour vos filles, Georgette?
– Côté cœur, j'aurais aimé que comme moi elles trouvent la stabilité. Mais elles n'ont pas du tout suivi mon modèle. J'aurais voulu pour elles des hommes qui les aiment et les protègent.
– Mais nous n'avions pas envie d'être protégées! Et toi aussi, tu es une femme forte, un vrai pilier de famille!
– Oui, c'est vrai, d'ailleurs on m'a surnommée la Générale, ce qui me convient assez bien. Et puis l'époque a changé, aujourd'hui les divorces sont courants, c'est bien différent de ce que j'ai vécu.
– Je ne me suis jamais imaginé femme au foyer, alors que j'ai bien apprécié que ma maman soit présente pour nous. Moi, j'ai toujours privilégié mon indépendance et pensé qu'une femme pouvait être autonome. ■

A lire: *Mères et filles, ce que je voudrais te dire,* Ariane et Béatrice Massenet, Editions Aubanel.